

# MODES PARISIENNES.



## Sommaire.

MODES, FASHIONS ET CAUSERIES. — LE COUSIN PAUVRE, comédie en un acte, par PALGRAVE SIMPSON (suite et fin). — UNE FEMME FORTE, par madame ANAIS SÉGALAS. — CHRONIQUE THÉÂTRALE.



## MODES, FASHIONS ET CAUSERIES.

A la dernière représentation du *Barbier aux Italiens*, nous avons remarqué dans la même loge la jolie duchesse de T.... et la belle marquise de V....., dont les toilettes méritent d'être décrites. La jeune duchesse blonde portait une robe de taffetas blanc. La jupe de cette robe n'avait qu'un seul grand volant montant jusqu'à mi-jupe, et tout recouvert par trois rangs de point de Bruxelles. Le corsage, à pointe, très-décolleté, et les manches courtes étaient recouverts des mêmes dentelles que le volant de la jupe. Des agrafes de rubis étaient posées sur les manches, et une *séviigné* des mêmes pierreries se jouait au milieu du corsage. La coiffure se composait d'un bandeau plat, sur lequel se rabattait un bandeau roulé : derrière les cheveux étaient nattés, et retenus par un peigne d'or à galerie de rubis; des grappes de lis d'eau rouges à feuillage pâle et diaphane, d'où pendait une traînée de bouts d'étroits velours rouges, se jouant sur le cou, reliaient vers l'oreille les bandeaux à la natte de derrière. — La marquise de V..... portait une robe de velours épinglé rose pâle. La jupe était sans garniture. Le corsage, décolleté et à pointe, avait des revers en satin rose garnis de point d'Angleterre posé plat, de deux centimètres de haut. La même dentelle se mariait, aux manches, à des ornements de satin. Les agrafes et la *séviigné* de la marquise étaient en perles fines. Elle avait dans les cheveux des tiges d'acacia blanc. Ces robes et ces coiffures sortaient des mains de madame Minette, qui excelle dans l'harmonie d'une toilette et dans l'agencement des étoffes et des dentelles. Les trois costumes que revêt mademoiselle Rachel dans *Adrienne Lecouvreur*, rôle où tout Paris court admirer la grande tragédienne, ont été composés par madame Minette. Ce qui nous

plaît chez cette grande couturière de presque toute l'aristocratie européenne, c'est qu'on peut choisir à la fois dans ses vastes salons les étoffes pour robes de soirée et pour robes du matin, les chapeaux négligé et ceux qu'on met pour aller dîner en ville, les coiffures pour le spectacle et celles pour le bal; puis les objets de fine lingerie; les mantelets, les visites, les manteaux de jour et ceux du soir avec une cape. Mais revenons aux robes d'après-midi que nous avons vues chez madame Minette. Les plus nouvelles sont à grandes raies, reps et moire antique. Deux robes de cette étoffe, une bleue et noire, l'autre bleue et grise, faites de même façon, nous ont paru charmantes. Avec ces riches étoffes, la jupe est sans garniture; le corsage, montant et fermé par un rang de boutons en passementerie, est tout chevronné sur la poitrine de rangs de passementerie en treillis dans les mêmes nuances que la robe, et posés serrés. Trois rangs de la même passementerie garnissent le bas des basques, et six rangs le bas des manches; le même ornement remonte sur la couture de la manche de la saignée à l'entournure. Avec la robe noire et bleue, madame Minette conseille un col et des manches de dessous en broderie suisse garnis de malines, un chapeau tout blanc et un cachemire noir indien à palmes d'or. Avec la robe grise et bleue un chapeau rose pâle et un manteau de velours noir garni de guipure.

Les robes de chambre les mieux portées sont en velours noir ou de couleur. Madame Minette en fait aussi en peluche d'un goût exquis. Rien n'est joli comme le miroitement de cette chaude étoffe se jouant sur une belle jupe de mousseline ou de jacons broyée en tablier. Avec ces riches déshabillés du matin, on met de petites pantoufles orientales ouatées, un col, des manches de dessous et un petit bonnet en dentelle ou en broderie assortie. — Pour enfants, les coupes n'ont pas encore varié. Ce sont toujours, pour petite fille, les corsages montants, fermés et à basques, se modelant pour ainsi dire sur les corsages de grandes personnes; seulement la jupe est courte et le pantalon est toujours de rigueur. La *visite* en velours sera cet hiver le manteau adopté pour petite fille; pour petit garçon, le *talma* reste à la mode.

Le moment du renouvellement des toilettes est aussi celui où l'on renouvelle les ameublements; à une femme élégante il faut un cadre qui sied!



Un beau marbre a besoin d'un beau jour qui l'éclaire ! aussi chaque femme belle et jeune choisit-elle pour son boudoir une tenture dont la couleur s'harmonise avec son teint. La femme brune adopte le maïs, le jaune étant devenu trop commun. Rien n'est joli comme une tenture et un meuble en damas maïs et argent encadré dans du bois d'ébène. Sur cette tenture on ne met qu'un ou deux portraits de famille, peinture d'Ingres ou d'Ary Scheffer. Le tapis est fond maïs semé de bouquets de roses. La cheminée, en marbre blanc à nervures d'argent, est recouverte du même damas que la tenture, et garnie d'une crêpe argent et soie maïs. Une pendule à socle de marbre blanc, aux aiguilles et aux heures en argent, est surmontée de la Sapho en argent de Pradier. Les candélabres argent et nacre sont d'un admirable travail de ciselure. La coupe de Benvenuto Cellini et celle de Jean Goujon en argent avoisinent les candélabres ; puis vient un second rang de fins cristaux de Bohême et de biscuits de Saxe. Les étagères, les guéridons, la table et le piano sont en bois d'ébène incrusté d'argent. Tel est le cadre d'une beauté brune. — Pour une beauté blonde, les tentures à fond grenat sont toujours les plus recherchées. Un boudoir tout tendu en velours grenat est sévère mais riche ; les bordures de cette tenture sont formées par une grecque en cuivre doré. Un délicat pastel, par Vidal, de la dame blonde se détache sur ce fond sombre. Le meuble est en velours comme la tenture, mais sur chaque siège et sur chaque dossier brillent les chiffres et les armes brodés en or et en soie jaune ; les bois des meubles sont dorés. Les tables et le piano sont en boule. Sur la cheminée, en marbre noir rehaussé d'or, se dressent la pendule et les candélabres or et malachite, des coupes en agate d'Italie, quelques poteries étrusques complètent l'ornement. Le tapis est fond blanc tout parsemé de fleurs de grenadier. Au plafond est suspendue une lampe en marbre blanc de forme antique. Devant la fenêtre, où des rideaux de velours se drapent sur un store de tulle brodé, une jardinière en boule contient dans sa cuvette de zinc pleine d'eau un beau nymphaea stellata.

CLÉOPHÉE.

La reproduction et la traduction de ce bulletin de mode sont interdites en France et dans les pays étrangers, excepté aux journaux ayant traité avec la Société des gens de lettres.

#### Détails du Dessin.

*Première toilette.* — Robe de chambre en velours noir, garnie de peluche blanche et noire à dessins de coquilles de pèlerin. Cordelière en soie noire. Manches de dessous en mousseline brodée. Jupe de dessous en jaconas, brodée à tablier. Col en guipure. Bonnet de même dentelle, orné de nœuds de velours rouge.

*Deuxième toilette.* — Robe de reps et de moire an-

tique, maïs et bleue. Le corsage et les manches sont garnis d'effilés de soie. Cols et manches de dessous en point de Bruxelles. Peigne d'écaïlle blonde.

## LE COUSIN PAUVRE,

COMÉDIE EN UN ACTE.

(SUITE ET FIN.)

### Scène X.

LES PRÉCÉDENTS, M. HAZELTON.

M. HAZELTON. — Pardonnez-moi, mon cher sir Silver, si vous ne me trouvez pas préparé à vous recevoir comme vous méritez d'être reçu à Hazelton. Mon fils et moi nous ne sommes arrivés nous-mêmes que d'hier, et franchement je ne vous attendais que demain. (*Ils se serrent la main*)

SIR SILVER. — Que je vous pardonne, mon cher ami ! ce serait à moi de vous demander pardon ; je vous ai surpris... Mais que voulez vous ? j'aime les surprises par-dessus tout, et il n'est rien que je déteste comme d'être introduit dans un salon avec le cérémonial des résidences aristocratiques où l'on met tous les laquais en grande livrée pour recevoir un ami. Je préfère à cette étiquette une franche poignée de main et la surprise de mes hôtes.

M. HAZELTON. — Cher sir Silver, s'il en est ainsi, il ne vous reste plus qu'à vous regarder ici comme chez vous. Daignez seulement me présenter à votre charmante fille.

SIR SILVER. — Ma fille, c'est mon ami M. Hazelton... Monsieur Hazelton, je vous présente la plus folle, la plus étourdie, la plus...

HÉLÈNE *en riant*. — Mon père, je vous remercie : on ne déprécie pas sa marchandise quand on veut s'en défaire.

M. HAZELTON. — Mademoiselle, je vous prie de croire qu'on m'a fait de vous un portrait plus ressemblant que celui dont vous remerciez monsieur votre père. (*Hélène salue avec réserve.*)

SIR SILVER. — Mais où est votre fils, l'héritier de ce beau domaine ?

M. HAZELTON *regardant Philippe qui lui fait des signes*. — Mon fils ?

PHILIPPE *tirant M. Hazelton par la manche de son habit*. — Oui, votre fils, mon cousin Philippe. (*A part et à demi-voix.*) Pas un mot, je vous prie. Tout va à merveille.

SIR SILVER. — Oui, votre cher Philippe. Ma question a l'air de vous surprendre.

PHILIPPE. — Sir Silver, mon oncle est contrarié que



son fils ne se soit pas trouvé ici pour vous recevoir à votre arrivée.

SIR SILVER. — N'est-ce que cela? mon cher monsieur Hazelton, quand il rentrera, il aura sa part de la surprise.

M. HAZELTON *embarrassé*. — Mon fils...

PHILIPPE *l'interrompant*. — Il est parti de bonne heure ce matin, avec son fusil et sa gibecière.

SIR SILVER. — C'est très-bien! je suis heureux d'apprendre qu'il est matinal et amateur des mâles exercices de la vieille Angleterre. (*Entre Walter.*)

### Scène XI.

LES PRÉCÉDENTS, WALTER.

WALTER à M. J. Hazelton qui s'est tourné vers la porte en l'entendant entrer. — Mon père, je viens prendre vos ordres.

SIR SILVER à part. — Son père!

HÉLÈNE à part. — C'est lui!

PHILIPPE à part. — Excellent! je sais mon rôle. (*Haut.*) Ah! voici celui que tout le monde attendait.

M. HAZELTON à Philippe. — Allez-vous continuer votre comédie?

PHILIPPE. — C'est mon cousin.

HÉLÈNE. — Est-ce possible? ce serait...

SIR SILVER. — Quoi, le fermier de ce matin!

M. HAZELTON à Philippe. — Mais c'est absurde...

HÉLÈNE à part. — Je ne suis pas fâchée que ce soit lui.

WALTER s'avançant vers sir Silver et Hélène. — Que vois-je?

PHILIPPE voulant présenter Walter. — Mon cousin, voici sir Silver Light et sa charmante fille.

WALTER. — Je suis heureux de les revoir.

PHILIPPE. — Vous les connaissez?

WALTER. — J'ai déjà eu le plaisir, — il y a environ deux heures, — de...

HÉLÈNE. — De nous montrer la plus gracieuse courtoisie, lorsque notre postillon nous a versés sur la route. Mais je ne m'attendais guère à trouver dans notre hôte de la ferme le...

SIR SILVER. — A la bonne heure, une surprise encore, et qui m'enchanté plus que je ne saurais dire. Votre main, mon jeune ami? (*Il serre la main de Walter.*) — Hazelton, je l'aurais reconnu partout...

M. HAZELTON *confus, après avoir en vain fait ses remontrances à Philippe*. — Vous croyez? vraiment?

SIR SILVER. — J'en suis certain. Ma foi! vive les premières impressions!... A présent, Hazelton, voulez-vous commencer votre rôle de propriétaire et me montrer les merveilles de votre château? Je suis curieux de voir la galerie de tableaux, l'arsenal gothique, les cuisines, les écuries, le chenil. Ah! ah! je veux tout visiter depuis la cave jusqu'au grenier. Pourquoi cet air étonné? Je vous ai dit que j'étais l'ennemi de la certé-monie... il faut me prendre comme je suis. Ah! ah!

M. HAZELTON. — Je suis à vos ordres et très-fier de pouvoir vous faire les honneurs du château.

SIR SILVER *prenant Philippe sous le bras*. — Ce jeune homme viendra avec nous. L'autre (*montrant Walter*) tiendra compagnie à ma fille.

M. HAZELTON. — Mais... mon cher sir Silver... je crois qu'il vaudrait mieux...

SIR SILVER à part. — Bah! bah! qu'ils aient le bénéfice de la surprise. Ne voyez-vous pas que nous sommes trois de trop dans cette salle? Venez donc! venez donc!

PHILIPPE *quittant le bras de sir Silver et s'approchant de Walter*. — Cousin, un mot: Sir Silver croit... sa fille croit aussi... que vous... c'est-à-dire que moi... car je dois avouer...

SIR SILVER qui l'emmène. — Venez, venez, jeune homme. Si vous avez à parler à votre cousin, le moment est mal choisi. Il a autre chose à faire... Ah! ah! venez donc, venez. (*Il entraîne Philippe.*)

PHILIPPE à part. — Le sort en décidera!

M. HAZELTON à part. — Quelle extravagance!

SIR SILVER *l'entraînant avec Philippe*. — Qui vous retient donc? Laissez-le... Ah! ah! (*Sortent sir Silver, M. Hazelton et Philippe.*)

### Scène XII.

WALTER, HÉLÈNE.

WALTER regardant Philippe s'en aller. — Que voulait-il dire?

HÉLÈNE à part avec embarras. — Seule avec lui! parlerai-je à présent? Hélas! le courage m'abandonne au moment critique.

WALTER à part. Seul avec elle! ma brillante apparition de la ferme! Je me plaignais qu'elle se fût si promptement évanouie, et la voici de nouveau! Vatt-elle encore m'éblouir? Pauvre Walter! ferme les yeux... Ah! c'est ton cœur surtout qu'il faut défendre.

HÉLÈNE à part. — Il semble ému, troublé... et ne dit rien. (*Moment de silence et de mutuel embarras.*)

HÉLÈNE *gaiement*. — N'avez-vous pas entendu mon père, monsieur? il vous a laissé ici pour me tenir compagnie.

WALTER *timidement*. — Cela est vrai, et je joue le rôle des personnages muets! ce serait délicieux, cependant, de causer avec vous, mademoiselle, si... si seulement... je ne craignais d'être importun.

HÉLÈNE. — Vous ne l'étiez pas ce matin, à la ferme, où vous nous avez si bien accueillis; je dirai même que votre conversation me paraissait plus agréable que tous les lieux communs de nos fâts de la ville.

WALTER. — J'ai bien peur que vous ne parliez ainsi, mademoiselle, que par pure bonté d'âme.

HÉLÈNE. — Non... Je dis toujours ce que je pense. (*Encore un moment de silence et d'embarras, puis Hélène dit à part*): — Il est bien timide. (*Haut.*) D'après ce que j'ai entendu dire aux domestiques de



la ferme et à cette pauvresse reconnaissante qui vous appelaient le maître, vous ne demeurez pas au château. Pourquoi cela ?

WALTER. — J'ai ma chambre ici. Mais, pour dire la vérité, je préfère mon logement de la ferme.

HÉLÈNE. — Vous avez les goûts de la vie champêtre.

WALTER. — J'aime la campagne. Je ne pourrais souffrir d'être enfermé dans des murailles de briques, j'étoufferais dans les rues populeuses. Je ne me sens vivre qu'en présence de la nature et quand je respire l'air pur des cieux.

HÉLÈNE. — Vous avez bien raison. J'étouffe aussi quelquefois dans une rue étroite, et il me tarde de respirer cet air libre qui doit, il me semble, purifier l'âme en même temps que rafraîchir le sang.

WALTER *devenant plus hardi*. — Vous aussi vous aimez la nature ?

HÉLÈNE. — Si j'aime la nature... ah ! oui, je l'aime, et je préférerais la vie de la campagne à toute autre.

WALTER. — Vraiment ! (*Walter prend timidement la main d'Hélène, la baise et la contemple... Hélène le laisse faire en souriant.*)

WALTER *avec émotion*. — Pardonnez-moi... je regardais votre main !

HÉLÈNE *souriant*. — Vous regardiez ma main ?

WALTER. — Et je pensais que... ah ! pardonnez-moi, je vous prie.

HÉLÈNE. — Que pensez-vous ? parlez donc.

WALTER. — Que la possession de cette main rendrait un homme bien heureux.

HÉLÈNE. — Peut-être... si avec cette main il obtenait aussi le don d'un cœur fidèle.

WALTER. — Oh ! il serait le plus fortuné des mortels... Mais je suis d'une liberté impertinente... Cette main et ce cœur ne vous appartiennent déjà plus...

HÉLÈNE. — Qui peut vous le faire supposer ?...

WALTER. — Les jeunes élégants de Londres ne sont pas aveugles.

HÉLÈNE. — J'avoue que quelques-uns m'ont fait la cour... mais je ne crois pas que celui qui pourrait me plaire soit à Londres.

WALTER *à part avec un soupir*. — J'aurais dû m'en douter... Si c'était la future de Philippe ! (*Haut.*) Peut-être mon cousin a été plus heureux.

HÉLÈNE. — J'ai vu votre cousin à Londres ; mais il n'est nullement question de mariage entre nous.

WALTER *à part*. — Dieu soit loué ! mais, hélas ! que m'importe ? quelle espérance aurais-je ?... ce serait être insensé.

HÉLÈNE. — Que dites-vous ?

WALTER. — Rien... et cependant... oui, je puis le redire... nul ne devrait aspirer à votre main s'il n'était digne de vous, un gentleman accompli.

HÉLÈNE. — Ce mot de *gentleman* a un sens bien vague et dont on abuse beaucoup dans le monde !

WALTER. — Vous me disiez en effet tout à l'heure

que vous étiez peu touchée des grâces dont sont doués les beaux cavaliers de la ville ?

HÉLÈNE. — Je l'ai dit... Eh bien ! qu'en voulez-vous conclure ?

WALTER *se détourne*. — Ah ! si j'osais parler... mais non... Ce serait trop de présomption !

HÉLÈNE. — Monsieur !

WALTER *à part*. — Je ne sais plus que dire... (*Entre sir Silver Light. Walter semble rassuré.*)

### Scène XIII.

#### LES PRÉCÉDENTS, SIR SILVER LIGHT.

SIR SILVER LIGHT. — Je suis forcé d'interrompre le tête-à-tête. Hélène, notre voiture arrive enfin et l'on décharge nos malles, venez vous-même surveiller cette opération, ou personne ne s'y reconnaîtra. Voilà ce que c'est que de mettre sa fille à la tête de sa maison, rien ne peut se faire sans elle et le papa se trouve n'être plus bon à rien ; allez-y donc, ma chère Hélène.

HÉLÈNE. — Tout de suite, mon père (*à part en s'en allant*), d'autant mieux que monsieur, ici présent, commence à être difficile à comprendre.

SIR SILVER LIGHT *la retenant et à part*. — Dites-moi, jeune folle, si vous le trouvez à votre goût.

HÉLÈNE *à demi-voix*. — Ma franchise m'oblige à vous avouer qu'il ne me déplaît pas. (*À part en revenant sur ses pas.*) J'ai oublié ce que j'avais à lui dire. (*Haut à Walter.*) A mon retour, monsieur, je dois vous demander une seconde entrevue seul à seul... sera-ce ici et dans une demi-heure ?

WALTER *embarrassé mais ravi*. — Mademoiselle, je suis tout entier à vos ordres. (*Il salue.*)

SIR SILVER *riant*. — Petite effrontée que vous êtes, est-ce ainsi que vous donnez vos rendez-vous sous le nez de monsieur votre père !

HÉLÈNE. — J'y mets de la franchise au moins, mon père.

SIR SILVER *riant*. — Voyez-vous l'impudente, elle a réponse à tout ! (*Il lève la canne sur elle.*) Otez-vous de mes yeux, mademoiselle. (*Hélène lui fait une révérence moqueuse et sort.*)

### Scène XIV.

#### WALTER, SIR SILVER LIGHT.

SIR SILVER. — Et maintenant, jeune homme, que je sache où vous en êtes, parlez franchement à votre tour et plus sérieusement. Comment trouvez-vous ma fille ?

WALTER. — Votre fille, monsieur ?

SIR SILVER. — Oui, ma fille ; — vous plaît-elle ?

WALTER. — Me plaire ?

SIR SILVER. — Jeune homme, ne jouons pas à l'écho. Je suis un homme rond, et je demande un oui ou un non. Si c'est oui, dites oui, si c'est non, dites non... Et alors (*à part*), j'en serais fâché pour son goût, (*haut*) nous n'en parlerons plus ; répondez donc sans détour, ma fille vous plaît-elle ?



WALTER. — Ciel !

SIR SILVER. — Des exclamations... Elles ne m'en apprendront guère plus qu'un écho. Encore une fois, ma fille vous plaît-elle, oui ou non ?

WALTER. — Puisque vous voulez le savoir... je l'aime plus que je ne puis le dire.

SIR SILVER. — Pourquoi tant hésiter à répondre ?

WALTER. — Comment pouvais-je croire...

SIR SILVER. — Voudriez-vous donc que je vous donne ma fille avant même de savoir si elle vous plaît ?

WALTER. — Ai-je bien entendu ? Quoi !... vous me donneriez votre fille en mariage ?... A moi ?

SIR SILVER. — Vous me la demanderez d'abord !

WALTER. — Monsieur, que penseriez-vous de moi si j'osais vous faire une pareille demande ?

SIR SILVER. — Que vous êtes un gendre qui me convient et avec qui je serais bientôt d'accord.

WALTER. — Mais vous ne parlez pas sérieusement ?

SIR SILVER. — Je vois, jeune homme, que je vous fais l'effet d'un pauvre diplomate ; que voulez-vous, je vais droit au but, moi.

WALTER. — C'en est trop, tant de bonheur m'acable. (*Il serre vivement la main de sir Silver.*)

SIR SILVER. — Doucement, je vous prie ! Ce n'est pas une raison pour m'écraser les doigts...

WALTER. — Pardonnez à l'excès de ma joie... Quoi ! vous daigneriez m'accorder votre fille ! Je deviendrais votre gendre malgré mon éducation rustique et mon peu de fortune...

SIR SILVER. — Vous êtes d'une modestie extraordinaire, jeune homme, ou plutôt je commence à croire que mon ami Hazelton est un original qui a jusqu'ici tenu serrés les cordons de sa bourse ; mais je pense qu'en faveur de votre mariage il s'exécutera et fera même bien les choses.

WALTER. — Non, non, il n'a que trop fait déjà pour moi.

SIR SILVER *à part*. — Il est un peu original lui-même. (*Haut.*) Comme il vous plaira, ma fille est assez riche pour deux, et si vous avez su lui plaire, seriez-vous aussi pauvre que Whittington quand il n'avait encore que son chat, elle est à vous. (*A part.*) Il ne s'attendait pas à celui-là. Je l'ai surpris. (*Haut.*) Eh bien ! qu'avez-vous à répliquer ? Je vous laisse et vais parler à ma fille pour la prévenir que j'ai fait marcher l'affaire plus vite qu'elle n'eût voulu probablement, la petite coquette ! Mais je suis comme cela, moi : je vais droit au but et je prends mon monde par surprise... Ah ! ah ! ah !

WALTER. — Ah ! monsieur !... n'est-ce pas un songe !

SIR SILVER *à part*. — Il croit rêver !... décidément il l'aime. (*Haut.*) Si vous m'en avez voulu d'avoir troublé votre premier tête-à-tête, j'espère que vous ne m'en voulez plus ?

WALTER. — Ah ! monsieur... (*Il veut encore lui serrer la main.*)

SIR SILVER. — Assez, assez, mon gendre, je ne veux

pas être estropié... Qui signerait le contrat pour moi ! A bientôt. (*Il sort.*)

### Scène XV.

WALTER *seul*.

Est-ce bien possible !... elle pourrait être à moi ! C'est son père lui-même qui m'encourage à l'aimer ! Mon Dieu ! pourvu que ma tête ne s'égare pas dans le délire de ma joie... Quand je me rappelle ses dernières paroles... Oh ! oui, j'en suis sûr à présent, elle m'aimera aussi... Elle sera ma femme... Je crois entendre déjà le prêtre proclamer son nom et le mien dans l'église du village... Car c'est dans cette église que je veux qu'on nous marie, au milieu de tous ceux qui ont prié pour mon bonheur et que le ciel a exaucés... Merci, merci de vos prières, ô mes amis ! (*Entre Philippe.*)

### Scène XVI.

PHILIPPE, WALTER.

PHILIPPE. — Enfin je suis libre ! Vous êtes seul, Walter ?

WALTER. — Seul ? Non, je suis au milieu des anges du paradis... Ah ! cher cousin, cher frère, vous arrivez bien... J'avais besoin d'un ami pour lui faire partager mon ravissement !

PHILIPPE. — Votre ravissement ?

WALTER. — Ce bon père me donne sa fille !

PHILIPPE. — Ce bon père ! sa fille ! que voulez-vous dire ? Vous êtes fou !

WALTER. — C'est possible, fou de joie ! Mais vous ne me croirez pas, la chose me paraît incroyable à moi-même.

PHILIPPE. — Je commence à comprendre, mon pauvre cousin ; modérez vos transports... ils sont prématurés... tout ceci provient d'une méprise.

WALTER. — D'une méprise ! Ah ! de grâce ! ne me dites pas cela !

PHILIPPE. — Je ne dis que la vérité ; c'est ma faute, j'en conviens, j'ai trompé le père et la fille ; ils vous prennent pour le fils de mon père et moi pour vous, pour le pauvre cousin Walter. C'était là l'épreuve dont j'allais vous révéler le secret ce matin, quand mon père est survenu si mal à propos. Bref, on croit voir en vous l'héritier du domaine d'Hazelton et le prétendu de miss Hélène.

WALTER *accablé*. — Ah ! oui ! oui ! c'eût été trop de bonheur pour moi, (*avec amertume*) pour le pauvre Walter ! C'était un songe, — la froide réalité vient me réveiller. (*Il se laisse tomber dans un fauteuil.*)

PHILIPPE. — Consolerez-vous, mon pauvre cousin... et de fait pourriez-vous regretter longtemps celle que vous aurez vue tout juste pendant dix minutes ? Ne vous avais-je pas dit qu'elle m'aimait ?

WALTER. — Elle vous aime ! (*A part.*) Oh ! misère !

PHILIPPE. — Tout s'expliquera. Encore une entrevue... et elle apprendra la vérité de moi. Jusque-là



donnez-moi votre parole que vous ne me trahirez pas.

WALTER *avec angoisse*. — Ce sera comme vous voudrez.

PHILIPPE. — Donnez-moi votre parole d'honneur.

WALTER *toujours assis*. — Je vous l'ai donnée.

PHILIPPE. — Très-bien.

WALTER *à part*. — N'aurai-je pas le courage d'un homme? (*Se levant avec un effort, haut.*) Cousin, vous m'avez mis dans une position à la fois ridicule et fausse.

PHILIPPE. — Mais je vous répète que tout sera expliqué, il n'y aura de blâme que pour moi!

WALTER. — Le blâme, oui, le blâme sera pour vous, mais le ridicule pour moi. (*Il veut s'éloigner.*)

PHILIPPE *le suivant*. — Bah! cet accès de douleur sentimentale est ici hors de saison; ce n'est qu'une plaisanterie.

WALTER. — Une plaisanterie! Ah! Philippe! assez! assez! (*Il sort.*)

PHILIPPE *le regardant s'en aller*. — Pauvre cousin Walter! Je ne l'ai jamais vu ainsi... Je ne l'aurais pas cru si facile à s'enflammer... Quelle folie à lui! (*Entre M. Hazelton.*)

### Scène XVII.

M. HAZELTON, PHILIPPE.

M. HAZELTON *vivement*. — Que viens-je d'apprendre? Voilà où aboutit votre extravagance! Ce rustique Walter a profité de ce travestissement pour faire la cour à l'héritière.

PHILIPPE. — Qu'importe? Elle m'aime à en perdre la tête.

M. HAZELTON. — Prenez garde, Philippe! il passe quelquefois de singuliers caprices dans la tête des jeunes filles.

PHILIPPE. — Ah! ah! ah! Elle a des yeux, je pense, et de l'intelligence... et du goût pour comparer et juger! En vérité, mon père, vous me faites rire!

M. HAZELTON. — L'amour nous joue parfois de mauvais tours, mon cher Philippe. Je ne souffrirai pas que cette comédie dure plus longtemps! Il faut qu'elle sache tout.

PHILIPPE. — Non! non! Je veux dénouer adroitement mon intrigue. Je me charge de tout et réponds du succès.

M. HAZELTON. — Tirez-vous-en donc comme vous pourrez avec elle. Mais je veux tout révéler au père et tâcher de l'apaiser si, comme j'en ai peur, il ne trouve pas votre plaisanterie à son goût. Quelle folie de vous laisser faire à votre tête! (*Il sort.*)

### Scène XVIII.

PHILIPPE *seul*.

J'avoue que mon père vient de me faire peur un moment. Ah bah! Le pauvre cousin Walter l'emporter sur moi! Ce serait drôle; mais voici mon

Hélène! Allons, une dernière scène de tendres soupirs, et elle tombe dans mes bras.

### Scène XIX.

PHILIPPE, HÉLÈNE.

PHILIPPE *saluant*. — Mademoiselle, c'est trop de grâce que vous me faites!... vous me cherchiez! ah!

HÉLÈNE *à part*. — Lui ici! c'est impatientant. (*Haut*) Moi! vous chercher! oh! non, monsieur, je vous assure.

PHILIPPE. — Vous ne venez pas pour me parler de ce mariage détesté? (*Il soupire.*)

HÉLÈNE. — De mariage, monsieur! rien n'est décidé encore. (*Elle soupire aussi.*)

PHILIPPE. — Comme vous avez dit cela tristement!

HÉLÈNE *sur un ton plaisant*. — Je commence à croire que les soupirs sont contagieux... Je viens d'imiter les vôtres. (*Elle soupire de nouveau mais en le parodiant.*)

PHILIPPE *jouant l'amant passionné*. — Pardonnez-moi, mademoiselle, si dans cette heure critique je laisse de côté toutes les formules cérémonieuses; veuillez me répondre vous-même sans détour et me dire que vous n'aimez pas mon cousin.

HÉLÈNE. — En quoi cela vous concerne-t-il?

PHILIPPE. — Pouvez-vous le demander? Hélène, feindriez-vous d'ignorer que je vous adore, que je vous ai adorée dès le premier jour que je vous ai vue? Ne détournes pas la tête. Oh! laissez-moi lire mon bonheur dans ces beaux yeux! (*Il se jette à genoux.*)

HÉLÈNE. — Monsieur, relevez-vous, je vous prie.

PHILIPPE *toujours à genoux*. — Votre cœur est-il si changé que vous méprisiez l'amour du pauvre orphelin?

HÉLÈNE. — J'espère vous prouver aujourd'hui même que je ne vous méprise pas!

PHILIPPE *se levant*. — Mais si je paraissais à présent devant vous avec tous les droits et la fortune de mon cousin... que diriez-vous?

HÉLÈNE. — Je dirais... car il faut être vraie... que seriez-vous le roi de l'univers... excusez cet aveu auquel vous me forcez... je ne vous accepterais pas...

PHILIPPE. — Que s'est-il passé donc! Mais vous ne me direz pas que vous en aimez un autre.

HÉLÈNE. — Vous m'y forcez encore... A cette question présomptueuse je répondrai donc: J'en aime un autre. Maintenant je désire être seule... j'ai besoin d'être seule. (*Elle fait une révérence pour lui indiquer qu'il doit s'éloigner.*)

PHILIPPE. — Vous me renvoyez! (*Hélène fait la même révérence.*) Ah! (*Il court du côté de la porte, s'y arrête, se retourne et dit à part:*) Un rustre campagnard pour rival! (*Haut d'un accent pathétique.*) Hélène! (*Hélène fait encore la révérence et Philippe sort avec des gestes de fureur.*)

### Scène XX.

HÉLÈNE *seule*.

Est-ce bien sérieux? J'ai peine à croire que ce



jeune homme n'ait pas joué la passion ; s'il est sincère, je regrette en vérité de m'être montrée si insensible... Mais non, il verra bientôt que je ressens le plus profond intérêt pour sa fortune, sinon pour son amour... et il me pardonnera. (*Un moment de silence.*) Philippe sera bientôt ici, et... et... je tremble. C'est une mission difficile que j'ai acceptée là, simple femme... Si j'avais pu confier à mon père le secret dont je suis dépositaire... Mais avec son impétuosité habituelle, il gâterait tout en brusquant une explication. Je n'ai donc de conseil à recevoir que de mon cœur... Eh bien, tant mieux, il m'inspirera et me dictera ce que j'ai à dire... C'est une double épreuve que je dois faire subir à celui qui peut devenir le maître de ma destinée... Ah ! s'il résistait... eh bien ! c'est qu'il ne serait pas digne d'être aimé... Que dis-je ? Je l'aime, et je soupçonnerais son honneur... Non, non, je n'hésite plus... C'est lui. (*Entre Walter.*)

## Scène XXI.

HÉLÈNE, WALTER.

WALTER *froidement*. — Mademoiselle, je viens, docile à vos ordres...

HÉLÈNE *avec embarras*. — Vous êtes trop bon... (*Avec un effort.*) J'ai vu mon père, et j'ai à vous remercier de l'honneur que vous me faites en demandant ma main.

WALTER. — Permettez-moi d'abord une question, mademoiselle... Avez-vous vu mon cousin ?

HÉLÈNE. — Il sort d'ici. (*A part.*) Ce serait mal le disposer que de lui dire comment s'est terminée cette entrevue.

WALTER. — Et il ne vous a rien dit ?

HÉLÈNE *à part*. — Soupçonnerait-il ? (*Haut.*) Rien dit ? Rien... c'est-à-dire des riens, de ces phrases que la galanterie des hommes appelle ainsi, du moins dès que nous ne sommes plus là. Quant à moi, à peine si je l'ai écouté, tant j'étais préoccupée d'une chose plus sérieuse... (*Après un moment d'hésitation.*) Philippe, mon père désire que je devienne votre femme, et je puis, sans rougir, vous avouer que mon cœur n'y voit pas d'objection... Cependant il est une condition... une condition dure peut-être... mais j'y tiens... et si vous ne l'acceptez pas, je ne serai jamais à vous.

WALTER. — A moi ! à moi, mademoiselle ! Ah ! vous ignorez...

HÉLÈNE. — Veuillez m'écouter avec patience... car il s'agit d'un mystère qu'il m'est pénible, à moi, de vous révéler... qu'il vous sera pénible d'entendre. Peut-être allez-vous me haïr, Philippe ! mais quand le devoir parle, il n'est pas de sacrifice qui puisse étouffer la voix de la conscience... même le sacrifice de nos affections les plus douces.

WALTER. — Vous m'effrayez, mademoiselle... d'où peut provenir tant d'émotion ?

HÉLÈNE *s'efforçant d'être calme*. — Tout ce que votre père possède... ou du moins la plus grande partie...

lui vient de l'héritage de votre grand-oncle Ambroise.

WALTER. — De mon père ! (*A part.*) Ah ! j'oubliais ! (*Haut.*) Oui, je le crois.

HÉLÈNE. — Et si je vous apprenais que tout cela appartient de droit à votre cousin Walter ? Si c'était à son père que votre grand-oncle l'avait légué par testament ?

WALTER *avec indifférence*. — Je sais cela... un premier testament... mais un second testament annula le premier.

HÉLÈNE. — Philippe, il m'en coûte de vous affliger en accusant votre père... mais ce second testament fut arraché à un vieillard moribond... qui ne possédait plus l'usage de sa raison, et qui ne put que signer d'une main paralytique.

WALTER. — Mademoiselle, vous avez eu tort de prêter l'oreille à ces sots propos... Je les ai déjà entendus dans la bouche de dame Brigitte... L'envie seule et la calomnie ont pu donner quelque consistance à de pareils commérages.

HÉLÈNE. — Encore quelques moments de patience. J'ai les preuves de ce que j'avance ; et à moins que vous ne me promettiez que votre cousin Walter sera réintégré dans tous ses droits, je ne serai jamais à vous. C'est ma condition.

WALTER. — Mon cousin Walter ! (*A part.*) Ah ! j'oubliais encore. (*Haut.*) Vous avez des preuves, dites-vous ?

HÉLÈNE. — Oui, des preuves ! Un certain Somers, un des témoins dont votre père se servit pour faire légaliser l'acte testamentaire... Ce Somers est mort dernièrement dans la plus abjecte misère... Il avait été payé richement ; mais il est rare que l'argent si mal acquis profite... Il était devenu un de mes pauvres pensionnaires, et ayant appris que mon père avait promis ma main au fils de M. Jasper Hazelton, il me fit supplier de venir à son lit de mort, et de l'aider à réparer un crime dont le remords troublait sa dernière heure. Après m'avoir fait jurer de ne le remettre qu'à l'héritier légitime, il déposa dans mes mains ce papier contenant ses aveux, et le voici. Je vous prie de le lire, Philippe ; je vous ai bien mal jugé, si votre cœur n'est pas d'accord avec le mien. (*Elle tire de son sein un papier qu'elle remet à Walter.*)

WALTER *après avoir lu*. — Elle pourrait ainsi être à moi ! C'est elle-même qui dépose dans mes mains le moyen de tout obtenir, la fortune et son amour... O ciel, venez à mon aide !... Soyons d'abord digne d'elle, au risque de la perdre.

HÉLÈNE. — Vous tremblez, Philippe ?

WALTER. — Je suis accablé.

HÉLÈNE. — Du courage, Philippe ; qu'importe la fortune de votre père ? ma dot n'est-elle pas assez considérable ? Walter épargnera l'honneur de votre père.

WALTER. — Un honneur qu'on épargne n'est plus l'honneur... Est-il possible que celui que j'ai véné-



comme un second père ait été coupable de cette bassesse?... Non, non.

HÉLÈNE. — Philippe, Philippe... pouvez-vous hésiter?

WALTER *à part regardant le papier*. — Ceci connu, il est perdu, noté d'infamie; et mon cousin, mon malheureux cousin!

HÉLÈNE. — Je conçois votre angoisse; mais, Philippe...

WALTER. — Non, vous ne la concevez pas, vous ne le pouvez... Fatal papier qui me bouleverse à ce point... Et ce Somers n'a pas laissé d'autre écrit?

HÉLÈNE. — Aucun, vous avez dans les mains les droits de votre cousin.

WALTER *froissant le papier*. — Papier calomnieux écrit par un fou, par un misérable en délire, qui ne savait pas ce qu'il écrivait. Il n'y a pas un mot de vrai dans tout cet écrit... qui n'est bon qu'à être jeté aux flammes. (*Il jette le papier au feu.*)

HÉLÈNE. — Philippe, qu'avez-vous fait?

WALTER. — Ce que j'ai fait... j'ai lutté contre le démon... Et je l'ai vaincu! (*Il sort.*)

## Scène XXII.

HÉLÈNE seule.

Se peut-il bien?... Ah! il est perdu pour moi... à jamais. Et je croyais à son honneur, à sa loyauté! Il m'a trahie!... Il a détruit les droits d'un parent injustement dépouillé... la dernière espérance d'un criminel mourant. O Philippe, Philippe, Philippe! (*Elle se couvre le visage de ses mains.*) Mais peut-être est-ce le sentiment de l'amour filial, et non la sordide cupidité qui l'a poussé à cet acte... Et moi qui voudrais le justifier, pallier son crime... O faiblesse et honte! (*Regardant le feu.*) Oui, le voilà, le voilà réduit en cendres, le patrimoine de l'orphelin! Il s'est évanoui, et avec lui, hélas! le rêve de mon bonheur, ma première et ma dernière illusion, ma foi en l'honneur des hommes! (*Elle s'assoit et pleure.*)

## Scène XXIII.

SIR SILVER, M. HAZELTON, HÉLÈNE.

SIR SILVER *en entrant*. — Allons, cette révélation est pour moi une surprise... (*à part*), fort peu de mon goût, celle-là! (*Haut.*) Ah! voici Hélène! parlez-lui et qu'elle vous réponde. A vous de réparer la folie de votre fils.

HÉLÈNE *se lève vivement et essuie ses larmes*. Mon père! (*Froidement.*) Monsieur Hazelton?

M. HAZELTON. — Ma belle demoiselle... je viens implorer le pardon d'un coupable...

HÉLÈNE. — Monsieur, de qui parlez-vous?

M. HAZELTON. — De mon fils! coupable mais amoureux....

HÉLÈNE. — Si cela est, monsieur, épargnez-vous une peine inutile; entre votre fils et moi tout est fini.

M. HAZELTON. — Tout est fini, dites-vous?

HÉLÈNE. — J'avoue que j'aurais pu l'aimer... Je l'aimais déjà peut-être; un moment a suffi pour dissiper mon erreur...

M. HAZELTON. — Pouvez-vous être inexorable pour la folie d'un jeune homme?

HÉLÈNE. — Une folie, monsieur! appelez-vous folie une fraude criminelle? Mais c'est à vous qu'il appartient d'excuser un crime dont vous êtes le complice.

M. HAZELTON. — Je jure que je ne comprends pas.

HÉLÈNE. — Votre fils n'est donc pas allé se vanter à vous de son coup de maître? Il me quitte à l'instant, ce déloyal... (*Elle se jette dans les bras de son père.*) Mon père, mon père, je ne puis plus vous rien cacher!... Cet homme! regardez-le, comme il pâlit en face de la vérité: cet homme a volé les morts et s'est emparé des droits de son neveu.

SIR SILVER. — Ma fille, vous perdez la raison!

HÉLÈNE. — Hélas! non, non!

M. HAZELTON. — Cette accusation, sans preuves?

HÉLÈNE. — Des preuves! ah! j'en avais des preuves; il y a un moment à peine je tenais ici la confession écrite de votre complice... de Somers!

M. HAZELTON. — Somers! une confession écrite! où est-elle?

HÉLÈNE. — Je l'ai remise à votre fils!

M. HAZELTON. — Mon fils! à quel fils?

HÉLÈNE. — Le seul que j'aie jamais connu pour tel... Philippe, que j'ai vu pour la première fois aujourd'hui.

M. HAZELTON. — Je suis perdu! déshonoré! ah! (*Il se laisse tomber dans un fauteuil.*)

SIR SILVER. — Holà! quelqu'un! au secours! (*Entre Walter.*)

## Scène XXIV.

LES PRÉCÉDENTS, WALTER.

WALTER. — Qu'y a-t-il, Hélène? Ah! mon père! (*Il va se jeter aux pieds de M. Hazelton.*)

M. HAZELTON *revenant à lui*. — Vous ici!... Made-moiselle!... est-ce à lui... à lui que vous avez remis cet écrit?

HÉLÈNE. — A lui... trompée par ce beau semblant d'honnêteté! Applaudissez à votre fils, à votre héritier, monsieur Hazelton. Il s'est montré digne de vous en jetant le papier au feu!

M. HAZELTON *se relève en tressaillant*. — Il l'a jeté au feu... lui!

HÉLÈNE. — Oui, et si jamais, depuis votre crime, vous avez dormi en paix... vous pourrez dormir encore... sans craindre la honte publique... l'accusation serait impuissante, et, à moins que le tombeau ne nous envoie ses morts pour vous dénoncer, aucune justice terrestre ne peut plus vous atteindre.

M. HAZELTON *se jetant au cou de Walter*. — Walter, Walter, mon sauveur!

HÉLÈNE. — Walter!

SIR SILVER. — Walter... son neveu!



HÉLÈNE. — Son neveu... ce n'est pas son fils! (*Avec enthousiasme.*) Mon cœur ne m'avait pas trompée!  
(*Entre Philippe.*)

### Scène XXV et dernière.

#### LES PRÉCÉDENTS, PHILIPPE.

PHILIPPE. — Tous ici ensemble! qu'est-ce que cela veut dire?

M. HAZELTON. — Mon fils!

SIR SILVER à Hélène. — Que ferons-nous de ce chevalier des soupirs? Je renonce moi-même à lui faire une surprise, en retour de celles que nous lui devons.

HÉLÈNE. — Je m'en charge... Monsieur Hazelton, souffrez que je parle à votre fils. (*M. Hazelton s'incline en signe d'assentiment.*)

SIR SILVER. — Oui, laissez-la faire: elle est bien de son sexe, ce n'est ni la parole ni l'esprit qui lui manquent.  
(*Ils se retirent tous à l'écart.*)

PHILIPPE. — Que signifie tout ceci? Un mystère, une autre intrigue et qui n'est pas de mon invention, celle-ci.

HÉLÈNE. — Permettez-moi de vous apprendre, monsieur, que nous pouvons inventer une intrigue sans vous... et même trouver un dénouement à vos propres comédies. Depuis que nous nous sommes vus, il est survenu d'étranges événements. Votre père... maintenant que je sais de qui vous êtes fils... s'est vu menacé d'un procès qui pouvait lui coûter la fortune, l'honneur et peut-être même la vie.

PHILIPPE. — Comment cela?

HÉLÈNE. — Il confirmera mes paroles. Ne m'en demandez pas davantage. Contentez-vous de savoir que, grâce au zèle et à l'affection de votre excellent cousin, la fortune et l'honneur de votre maison ont été sauvés.

PHILIPPE. — Je reconnais là mon pauvre cousin Walter.

HÉLÈNE. — Ce n'est plus votre pauvre cousin Walter, il a été pour vous plus qu'un frère. Votre père le réclame pour son fils, son fils aîné... l'héritier du domaine d'Hazelton.

PHILIPPE. — Eh bien! j'ai mon épée et mon intelligence pour me faire une fortune.

HÉLÈNE. — Et ne me blâmez pas, monsieur, si, par vos combinaisons dramatiques, vous m'avez vous-même amenée à donner ma main à celui qui possède déjà mon cœur... qui le possède et qui en est digne... oui, bien digne!

WALTER qui s'est approché. — Hélène!

PHILIPPE. — Mademoiselle, il n'y a ici à blâmer que ma vanité et les fauses combinaisons de ma pièce, que vous avez heureusement améliorée par un dénouement auquel je ne songeais guère... Walter, ne pensez pas que votre bonheur excite en moi une coupable envie... Vous le méritez, et c'est de bon cœur que je vous en félicite.

HÉLÈNE au public. — Pouvons-nous espérer que

vous voudrez bien ajouter à ces félicitations quelques applaudissements sans lesquels le pauvre cousin Walter ne cesserait pas d'être le pauvre cousin Walter?

PALGRAVE SIMPSON.

### UNE FEMME FORTE.

Je vous le jure sur ma foi, ceci est la vérité, toute la vérité, et rien que la vérité. Un neveu de la femme forte m'a conté l'histoire, et moi j'ai regardé comme un simple devoir de l'inscrire dans nos annales de courage. Le courage! c'est une chose si étrangère à notre nature, qu'il ne faut pas en laisser tomber la plus petite parcelle. Hélas! l'odeur de la poudre nous fait mal à nous qui nous parfumons et respirons nos frais bouquets de ball! et je sais beaucoup de femmes, sans m'excepter, qui n'auraient pas la bravoure du plus poltron des conscrits. Je dis cela, parce que nous sommes entre nous; si j'apercevais l'ombre d'une barbe, je crierais bien haut: Voyez, messieurs, comme nous sommes vaillantes; et je déclinerais les noms de toutes les femmes fortes, comme un joaillier qui met en étalage ses plus beaux diamants. Je suis toute fière et toute joyeuse de mon histoire, qui va nous grandir de six pieds. Écoutez bien:

Madame Ervins était belle comme les statues antiques, sa taille s'élevait au-dessus des autres femmes comme un grand peuplier s'élève au-dessus des joncs. Certes! elle était courageuse! la nuit elle ne frissonnait pas jusqu'à la plante des pieds lorsqu'un meuble tombait, et tout son sang ne reflue pas vers son cœur parce qu'un chat la réveillait en sursaut. Un jour on l'attendait dans sa maison de campagne, située à une lieue de la petite ville qu'elle habitait; le chemin se trouvait tracé au milieu d'une large forêt; il lui passa dans l'esprit la fantaisie de la traverser seule le soir. Elle se dit qu'il serait doux de suivre ses pensées dans ce grand silence du bois qui semble se recueillir, d'écouter l'écho de ses pas, de contempler les rayons blancs de la lune, de voir son ombre se projeter sur la route. Et la voilà qui partit cheminant dans la forêt. Un petit reste de jour, qui semblait un adieu, l'éclairait à peine, elle marchait pensive, regardant ces belles feuilles d'automne aux mille nuances dégradées depuis le brun jusqu'au jaune serin; les unes étaient sèches et ridées comme la peau d'une vieille femme; d'autres, toutes dépouillées, laissaient à nu leurs filaments de dentelle. Oh! qu'elle était belle cette forêt avec ses allées de velours vert, ses chênes au tronc bruni et ses bouleaux aux tiges de satin blanc, quelquefois tachetées de noir comme une fourrure d'hermine! Mais bientôt les taillis ne furent plus qu'une masse d'ombre; c'était l'heure où chaque racine du chemin est un pied qui vous heurte, chaque branche d'arbre un long bras



qui s'allonge, chaque ver luisant un œil qui brille. Madame Ervins marchait tranquillement, admirant les points d'or des étoiles, lorsqu'elle crut entendre les massifs d'arbres s'agiter comme lorsque deux mains écartent les branches, elle se dit : C'est sans doute un lièvre effrayé; et elle continua son chemin. Au bout de quelques instants, il lui sembla que d'autres pas que les siens faisaient craquer les feuilles d'automne; elle marcha rapidement, et toujours derrière elle les feuilles mortes se froissaient avec leur craquement de squelette. Mais bientôt elle respira plus librement, elle avait vu scintiller dans l'ombre les lumières de sa maison; encore quelques pas, et elle atteignait la lisière du bois. Tout à coup deux larges mains serrèrent ses bras comme des tenailles de fer, et une voix creuse lui cria : La bourse ou la vie!

Elle sentit d'abord un frisson, mais elle se dit : Soyons forte! et elle fut forte; de la fermeté, pensa-t-elle, je suis sauvée; et ses pensées conservèrent tout leur ordre, toute leur clarté, toute leur puissance.

— La bourse ou la vie! répète la voix creuse.

— Je n'ai pas d'argent.

— Ah! vous n'avez pas d'argent, madame Ervins? dit le brigand en lui meurtrissant la chair.

— Tu me connais? s'écria-t-elle.

— Vous n'avez pas d'argent? continua-t-il, vous grande dame à la riche maison; mais il y a du pain pour cent hommes dans les statues de votre parc et dans les camélias de votre parterre.

— Laisse-moi la main libre, et je vais te prouver que je n'ai pas la plus petite pièce de monnaie.

— De l'argent? s'écria-t-il, ou je vous tue.

— Tu ne songes pas à me tuer! je n'ai pas peur. Et le bras de la femme ne tremblait pas dans la main du brigand. Tu as besoin de mon or et non pas de mon cadavre; qu'en ferais-tu? Le sang n'a pas valeur de monnaie.

— Ah! vous me refusez votre bourse! eh bien! faites vos adieux à vos vastes domaines; et il chercha quelque chose sous son habit.

Aussitôt un léger bruit se fit entendre près d'eux; le brigand tressaillit; madame Ervins cria au secours. Le bruit approchait, les feuilles craquaient, un petit frémissement parcourait les arbres; bientôt un corps vint les froisser; ils jetèrent chacun un cri, l'une de joie, l'autre de frayeur. Dans ce moment la lune les éclaira, et ils aperçurent une biche qui fuyait dans les taillis.

— Je suis encore maître de vous, madame, dit le brigand; allons, votre bourse, ou cette nuit vous allez dormir dans la forêt.

Déjà madame Ervins avait repris son sang-froid, calculé son danger comme avec une mesure géométrique; elle s'était dit que cet homme n'avait que faire de la tuer, et elle était tranquille.

— Finissons-en, dit-elle; de la main qu'il venait de lâcher, elle retourne ses énormes poches, car elle por-

tait des poches de grand'mère, et le brigand les trouva aussi vides que la bourse d'un pauvre.

— Rien, dit-il sourdement, rien, et pas un bijou. Mais ce n'est pas possible! s'écria-t-il avec rage, vous cachez de l'or dans vos vêtements; oh! je ne vous lâcherai pas, non, par l'enfer, vous resterez ici!

Madame Ervins n'avait pas cru que cet homme la retiendrait encore, sa position devenait plus grave, elle réfléchit quelques instants; puis elle lui dit :

— Laisse-moi partir, attends-moi à la lisière du bois, et je reviens seule t'apporter de l'argent.

— Vous me trompez, s'écria-t-il, vous ne reviendrez pas.

— Crois-tu donc que j'aie peur? Combien veux-tu?

Le brigand la regarda stupéfait.

— Cent francs, dit-il.

— Tu les auras.

— Vous serez seule?

— Oui, seule.

— Vous le jurez?

— Je le jure.

— Ne me trompez pas, madame, dit-il avec un accent terrible, je saurais me venger, voyez-vous, et ce serait triste, n'est-ce pas, de voir luire un poignard derrière vos rideaux de mousseline brodée, ou lorsque vous passerez dans la forêt, de sentir une balle vous traverser la poitrine, sans s'arrêter devant vos joyaux de grande dame et votre robe de soie?

Il lui lâcha la main, et elle courut rapidement vers sa maison.

Le brigand la suivit et s'arrêta à la lisière du bois; il tint les yeux braqués sur elle jusqu'à ce qu'elle eut disparu dans l'ombre. Bientôt il aperçut un point lumineux qui brillait comme une étoile à la fenêtre de sa chambre; il savait que le secrétaire était là, et il suivit tous les mouvements de cette lumière comme si son âme y était attachée. Au bout de quelques instants la fenêtre devint sombre. Maintenant peut-être, se dit-il, elle traverse son parc, elle ouvre la grille, elle prend le chemin de la forêt. Mais les minutes s'écoulaient, et elle ne venait pas; il attendait l'oreille tendue, le corps frémissant d'impatience; le bruit des ailes d'un oiseau, le vent qui glissait dans les feuilles lui semblaient un frôlement de robe; le ruisseau qui chantait devenait une voix humaine; chaque arbre prenait la forme d'une femme qui marchait vers lui. Mais le temps passait toujours, et personne ne paraissait. — Je suis trahi! s'écria-t-il; par tous les démons, elle est sauvée cette femme! oh! de l'or, de l'or! qui veut mon sang pour de l'or?

Dans ce moment il crut entendre des pas; mais c'était peut-être le vent qui se jouait encore de lui. Cependant un objet blanchâtre glissait près des arbres, mais ce pouvait être un rayon de la lune.

Tout à coup il jeta un cri de joie; madame Ervins était près de lui.

— Je tiens ma promesse, lui dit-elle, voici cent



francs que j'ai comptés dans cette bourse, pas une pièce n'y manque, viens la ramasser.

Elle laissa tomber la bourse, qui rendit un son clair : le brigand tressaillit; ce son métallique vibra jusqu'au fond de son âme, tout son sang bouillonna dans son corps, brûla son front, gonfla ses veines et fit bondir son cœur. Cet or, c'était pour lui la goutte d'eau du voyageur altéré : il s'élança vers cette bienheureuse bourse.

— Si tu avances tu es mort, cria une voix retentissante. Il s'arrêta stupéfait, et resta sans mouvement.

Madame Ervins était là, devant lui, tenant deux pistolets à la hauteur de sa tête, et prête à lui faire sauter la cervelle.

— N'est-ce pas, lui dit-elle, qu'il serait triste de sentir une balle te déchirer la poitrine?

Et c'était une belle chose à voir : d'un côté le brigand pâle, les yeux effarés, paralysé de surprise, immobile comme les pierres du chemin, et de l'autre la femme calme et forte, sublime de témérité, et redressant sa taille qui semblait grandir de toute la hauteur de son courage.

— Mais arrive donc, cria-t-elle, voici de l'or à trois pas de toi, une faible femme qui le défend, et tu ne t'élances pas sur la femme pour la terrasser, et sur la bourse pour la prendre?

Il ne répondait pas et la regardait toujours.

— Oh ! je t'étonne, continua-t-elle, je suis revenue pour te prouver qu'il y a du courage dans nos âmes, qu'un pistolet n'est pas trop lourd pour nos mains frêles, et pour t'envoyer dire à tes compagnons que tu as trouvé une femme forte.

— Pardon ! pardon ! s'écria le brigand en se jetant à ses genoux.

— Comment pardon !... à genoux devant moi ?

— Oh ! je suis un misérable ! dit-il avec égarement, mais je ne suis pas assassin, je n'avais pas d'arme, je ne voulais que vous effrayer... Voleur ! moi voleur !... c'est la première fois, je vous le jure ; mais savez-vous que c'est affreux d'avoir des enfants qui vous disent : J'ai faim ! Savez-vous que j'habite, que je souffre et que je pleure près de votre parc ? Oh ! vivre sous un toit de chaume qui touche à des grilles dorées, frissonner sous quelques haillons, et vous voir passer avec vos chaînes d'or et vos cachemires, je n'ai pas la vertu des anges du ciel.

— O mon Dieu ! s'écria madame Ervins, cet or, pour lui c'était du pain, c'étaient des vêtements, c'était la vie ! et elle sentait des larmes dans ses yeux, car elle redevenait femme pour plaindre le pauvre qui lui disait : Je souffre. Tiens, reprit-elle, prends-les, ces cent francs, je te les donne.

— Vous me les donnez !... vous me les donnez ! s'écria-t-il en saisissant la bourse qu'il serra dans ses doigts crispés ; oh ! vous êtes bonne, madame ! je veux que mes enfants s'agenouillent devant vous, je ne veux plus envier votre élégante maison, je vais la révéler

comme une demeure sainte. Cent francs ! j'ai cent francs ! c'est que je ne suis pas un voleur moi, on me l'a donné mon or !...

Et tout bondissant de joie, il se précipita vers sa chaumière. Madame Ervins rentra dans ses riches appartements ; et moi, mes lames, qui viens de finir ma tâche, et de vous dire l'histoire de la femme forte, je vous prie, pour notre honneur, de la conter à tous les hommes de votre connaissance.

Madame ANAÏS SÉGALAS.

## CHRONIQUE THÉÂTRALE.

THÉÂTRE LYRIQUE : *Le Billet de Marguerite*, opéra comique en trois actes, par MM. Leuven et Brunswick, musique de M. Geveart. — THÉÂTRE DU GYMNASSE : *Un Conte de fée*, comédie vaudeville en deux actes, de MM. Germain Delavigne et de Vailly.

Le héros de la pièce nouvelle est un aimable compagnon tonnelier appelé Reynold qui fait son tour d'Allemagne avec son ami Tobias, et une troupe nombreuse d'autres amis de la même profession. Ils s'arrêtent dans un village où Reynold est frappé des charmes d'une jeune servante appelée Marguerite, laquelle est en butte aux malices et aux persécutions des commères de l'endroit. Reynold prend sa défense, et ne tarde pas à s'en faire aimer. Il lui promet tout ce que doit promettre à une honnête fille un tonnelier qui veut se faire écouter ; et, forcé bientôt de la quitter pour suivre la troupe voyageuse dont il fait partie, il prend une plume et met sa signature au bas d'une feuille de papier qu'il présente solennellement à Marguerite. — Tenez, lui dit-il, voici qui vous répond de moi. C'est ma signature. Mettez au-dessus tout ce qu'il vous plaira. En quelque temps, en quelque lieu que vous me représentiez ce papier, je remplirai fidèlement les engagements qu'il m'imposera.

Au second acte, Reynold est riche. Il a recueilli l'héritage de son oncle Martin, le plus cossu des tonneliers de Nuremberg. L'ami Tobias est son contre-maître, et tous les compagnons du premier acte sont ses ouvriers. Il a complètement oublié la pauvre Marguerite, et doit épouser incessamment mademoiselle Bertha, nièce du majordome de l'évêque, par la protection duquel il espère être nommé bourgmestre. Que voulez-vous ? la fortune lui a porté à la tête. Il est vain comme un parvenu et dévoré d'ambition. Mais Bertha n'a rien à lui reprocher. C'est l'opulence de Reynold qui l'a séduite. Ce sont les belles nippes, les dentelles et les bijoux que Reynold lui promet qui l'ont décidée au mariage ; et telle est sa préoccupation, qu'elle ne s'aperçoit même pas de l'amour pur et discrètement dévoué du tendre Tobias, qui n'a cessé de penser à



elle et de soupirer pour elle, depuis qu'il a eu le bonheur de lui prêter un florin dans le village où Reynold contait jadis fleurette à Marguerite.

Bertha s'occupe de monter sa maison future. Il lui faut une servante. Il s'en présente une, et c'est justement Marguerite, Marguerite tremblante, Marguerite éplorée, qui, compromise par Reynold, a été forcée de fuir du village, et ne peut plus trouver de place nulle part. — Ah! s'écrie-t-elle en sanglotant, ferez-vous comme tout le monde, mademoiselle, et repoussez-vous aussi la malheureuse Marguerite Muller? — Quoi! c'est là votre nom? — Sans doute. — Et comment s'appelait votre mère? — Charlotte Muller. — En ce cas vous êtes ma sœur, pauvre fille!

Il faut savoir que le père de Bertha, vieux soldat, avait contribué à prendre d'assaut, dans le cours de son héroïque carrière, une ville bavarroise, où il s'était adjugé, pour sa part du butin, une demoiselle appelée Charlotte Muller, qu'il avait traitée selon les lois de la guerre. Depuis il s'était repenti de cet abus de la force, et, avant de mourir, il avait conjuré Bertha de réparer ses torts envers Charlotte et sa fille Marguerite, dont il se reprochait d'être le père.

Cela étant, Bertha s'enquiert aussitôt de tout ce qui intéresse Marguerite, et apprend que c'est Reynold qui a causé ses infortunes. Et comme elle est, au fond, très-bonne fille, elle comprend que Reynold doit réparer le tort qu'il a fait à Marguerite en l'épousant.

Il ne s'agit que de remplir convenablement le papier que Reynold a souscrit. Pour cela elle s'adresse à Jacobus, un vieux colporteur qui a déjà rendu quelques services à Marguerite, et qui connaît à fond tous les mystères de la chicane.

Mais Jacobus est un fin matois, qui ne fait rien sans en tirer un bénéfice. Cette fois le bénéfice peut être considérable. Enrichir Marguerite en la brouillant pour jamais avec Reynold, puis s'enrichir lui-même en épousant Marguerite et la fortune qu'il lui aura procurée : voilà le plan du drôle, et il l'exécute à l'instant même. Il remplit le blanc seing, non d'une promesse de mariage, comme on le lui a demandé, mais d'une obligation pécuniaire. La somme est énorme et absorbera presque toute la succession de l'oncle Martin.

On voit d'ici toutes les conséquences de cette trahison, la rage de Reynold, le désespoir de Marguerite, soupçonnée d'un calcul intéressé, la joie insultante de Jacobus, qui se croit sûr du succès de sa perfidie. Mais l'adresse de Bertha fait échouer les savantes combinaisons du coquin. Elle tire habilement le billet de ses mains crochues. Marguerite le remet à Reynold, ce qui prouve suffisamment son désintéressement et son amour, et Reynold, se trouvant libre, fait enfin de bonne grâce et de grand cœur ce qu'il se serait obstinément refusé à faire tant qu'on aurait eu l'air de l'y vouloir contraindre. Reynold épouse Marguerite, et Tobias remplacera avantageusement Reynold auprès de la bonne Bertha. Il y a des situations dans ce poème et quelques

scènes bien faites. Le rôle du colporteur est très-amusant. Celui de Reynold aussi est franchement et gaieusement tracé. Le dialogue ne manque pas d'esprit et la pièce est assez habilement agencée. La musique est bien adaptée au sujet, expressive et gaie.

La pièce de MM. Germain Delavigne et Léon de Vailly, au Gymnase, est vraiment un conte de fée, car il s'agit d'une aventure tout à fait romanesque et invraisemblable d'une femme qui en épouse une autre; il a fallu beaucoup d'esprit, de finesse, de fantaisie pour sauver cette situation et la rendre intéressante. La pièce est conduite avec un art infini, renferme des caractères bien dessinés et des situations tour à tour comiques et sentimentales; elle a été jouée avec cet ensemble qu'on ne rencontre que sur deux théâtres : aux Français et au Gymnase.

\* \* \* Les *Huguenots* étaient annoncés pour lundi dernier, mais un événement assez étrange en a empêché la représentation. Vers sept heures et demie, la direction fut avertie que mademoiselle Sophie Cruvelli ne s'était pas rendue au théâtre et n'avait pas donné de ses nouvelles. Il y eut donc nécessité de faire relâche. L'affiche du lendemain, mardi, et même celle du mercredi, annoncèrent encore les *Huguenots*, toujours avec mademoiselle Sophie Cruvelli; mais la célèbre cantatrice n'ayant pas reparu, le chef-d'œuvre de Meyerbeer n'en fut pas moins joué; seulement ce fut mademoiselle Poinsoy qui se chargea du rôle de Valentine. Il est certain que mademoiselle Cruvelli a quitté Paris et qu'elle s'est dirigée vers l'Angleterre, d'où l'on croit qu'elle passera en Amérique. Du reste, on se perd en conjectures sur les causes de cette fuite soudaine : on l'explique de plusieurs façons. Nous nous abstenons de tout commentaire jusqu'à ce qu'il nous soit possible d'arriver à la vérité.

\* \* \* La *Nonne sanglante* a été répétée généralement jeudi dernier : la première représentation doit en être donnée bientôt.

\* \* \* L'*Étoile du Nord* va reparaitre au commencement de la semaine à l'Opéra-Comique.

\* \* \* Le *Pré aux clercs* et les *Sabots de la marquise* réunis font toujours d'excellentes recettes.

\* \* \* Le théâtre de la Porte-Saint-Martin reprend la *Chambre ardente*, avec mademoiselle Georges, en attendant le *Comte de Lavernie*. C'est une heureuse inspiration. La génération nouvelle voudra juger cette éminente actrice, qui a attaché son nom aux créations les plus diverses. Le drame est d'ailleurs habilement conduit, plein de situations tour à tour gaies et dramatiques, et monté avec un grand luxe.

LÉOPOLD DANJEAU.

Paris. — Typographie Plon frères, rue Garancière, 8.